

Lettre ouvert au frère Untel

Adrien Thério

Numéro 47, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thério, A. (1987). Lettre ouvert au frère Untel. *Lettres québécoises*, (47), 8–9.

LETTRE OUVERTE AU FRÈRE UNTEL

Cher Monsieur Desbiens,

Dans *La Presse* du 22 avril dernier, vous publiez un article intitulé «Le français, 27 ans plus tard». Ce titre a de quoi laisser perplexe mais passons. Cet article nous renvoie à 1960, année de la parution de vos *Insolences*. Ce livre, entre autres choses, dénonçait la pauvreté du français dans nos écoles, dans tout le Québec. Vingt-sept ans après cette dénonciation, vous revenez à la charge pour nous dire que rien n'a changé, que le français des Québécois est peut-être pire que celui de 1960. À peu près au milieu de votre papier, vous nous dites comment, dans la vie ordinaire, on peut obliger les gens à mieux s'exprimer.

On ferait une révolution tranquille, exigeante et définitive le jour où n'importe qui, n'importe quand oserait demander à n'importe qui: «Qu'est-ce que vous voulez dire? Et répondez-moi en français.»

D'ordinaire, vos articles sont écrits convenablement et je vous lis pour le plaisir de vous lire. J'avoue cependant que, au moment même où vous nous reprochez de ne faire aucun effort pour mieux nous exprimer, j'avais souvent envie de vous dire: «Qu'est-ce que vous voulez dire?» Je n'ai rien contre les censeurs. Il en faut pour nous rappeler à l'ordre de temps en temps. Par contre, je n'aime pas les censeurs qui, dans leurs discours, tombent à plusieurs reprises dans les pièges qu'ils voudraient nous voir éviter. Une phrase comme celle-ci par exemple, qu'est-ce que ça veut dire? «Pour se consoler, on peut toujours se dire qu'on n'a pas renoncé. Ce n'est pas rien.» On n'a pas renoncé à quoi? Il me semble que ce verbe demande un complément.

J'avance dans votre billet et je trouve ceci: «L'école peut corriger, enrichir, confirmer, mais enfin le départ est pris. L'avion est décollé.» Votre comparaison n'est pas très belle mais c'est surtout à ces verbes, corriger, enrichir et confirmer que j'en veux. Comme dans l'exemple cité plus haut, ces verbes ne peuvent s'employer de façon absolue. Ils ont besoin d'un complément. Vous qui lisez beaucoup et bien, comment se fait-il que vous ne sachiez pas cela?

Allons un peu plus loin. Vous voudriez que les professeurs d'écoles se servent du livre de Jean Guittou, *Le Travail intellectuel*, pour donner des dictées en classe. Vous ajoutez: «Les élèves y apprendraient une langue délicieuse, une pensée irénique, des conseils incontournables.» Irénique? Est-ce un néologisme? Enfin gardons le mot. Il s'agit peut-être de la pensée

de Saint-Irénée. Vous nous l'expliquerez un jour. À cette occasion, j'espère que vous nous direz aussi ce que ça veut dire «des conseils incontournables». Est-ce que je me trompe en pensant que des conseils, on les prend ou on ne les prend pas mais qu'on peut difficilement les rendre incontournables.

Dans le paragraphe suivant, je trouve cette phrase: «De toute façon, à l'époque, l'école était réduite. Elle est maintenant totale». Une école «réduite» ou «totale», je ne sais pas ce que cela veut dire. J'ai une vague idée de ce que vous avez dans l'esprit mais je n'oserais pas le dire de peur de me fourvoyer complètement.

Je continue ma lecture et, cette fois, je tombe sur ces phrases: «J'ai pris connaissance des formulaires de consultation. Allez donc répondre à ça! Déjà que la CEQ trouve que la consultation n'est pas scientifique. Ce serait quoi le scientifique là-dedans? C'est quoi qu'on ne sait déjà *ad nauseam*?» Relisez ces phrases. Je crois que vous ne pourrez faire autrement que d'être frappé par les tours empruntés à la langue parlée. Mais, même en langage courant, est-ce qu'on peut dire: «Déjà que la CEQ trouve que la consultation n'est pas scientifique?»

Je reviens à votre proposition centrale. Je reprends votre phrase et je vous demande: «Qu'est-ce que vous voulez dire?» Et au lieu d'ajouter «Répondez-moi en français», je vous demande pourquoi vous avez choisi de vous en prendre au français québécois dans un aussi mauvais français?

Je ne dis pas que vous écrivez mal tout le temps. Je dis que cet article qui dénonce nos façons de parler est très mal écrit. C'était pourtant une occasion en or pour vous de peaufiner vos phrases. Vous en profitez au contraire pour vous relâcher.

Vous avez peut-être raison. On enseigne peut-être mal le français dans nos écoles. Vous semblez croire qu'on l'enseignait beaucoup mieux autrefois. Quand, autrefois? Il y a vingt-sept ans? Vous me permettez, après la lecture de votre article d'en douter un peu. En admettant que les Québécois de vingt à trente ans connaissent assez mal la grammaire, est-ce qu'il s'ensuit qu'ils parlent plus mal que ceux de la génération précédente? Je n'en crois rien. Il s'est fait depuis *Les Insolences du Frère Untel* d'énormes progrès. Les gens de trente ans ont deux fois plus de vocabulaire que nous en avons il y a vingt-sept ans. Ils ont aussi un

meilleur accent. Il y en a encore un grand nombre qui parle mal mais il n'y a plus personne qui a peur de bien s'exprimer comme c'était le cas autrefois. Vous vous rappelez comment on appelait ceux qui se permettaient de parler correctement et de soigner leur accent? Ces gens-là qui, autrefois, voulaient ridiculiser leurs compatriotes qui parlaient trop bien, non seulement n'osent plus rien dire en face de gens qui s'expriment correctement mais encore ils ont honte de parler comme ils le font.

Regardons ailleurs. Il y a vingt-sept ans, nos universités étaient des embryons d'universités. Une faculté de lettres ou de science était formée de cinq ou six professeurs. C'est dans les années soixante et soixante-dix que nos universités sont devenues de vraies universités. Et les gens qui sont entrés à l'université dans ces années-là et qui y entrent encore aujourd'hui sont autrement mieux préparés que nous l'étions, dans les années cinquante. Si l'école québécoise était si mauvaise, comment aurait-elle pu inviter tant d'étudiants à poursuivre des études supérieures?

Vous écoutiez la radio il y a vingt-sept ans? Y avait-il, à ce moment-là, beaucoup d'annonceurs capables de cacher leur gros accent québécois? Sincèrement, ils n'étaient pas nombreux. Comme je me promène souvent en voiture, j'écoute beaucoup la radio de Montréal et d'Ottawa. Je suis toujours surpris d'entendre autant d'annonceurs (masculins aussi bien que féminins) qui, non seulement s'expriment bien, mais utilisent un vocabulaire précis, étendu et dont l'accent est bien supérieur à celui de leurs confrères d'il y a vingt-sept ans.

Vous voyez tout en noir. Vous pourriez me dire que je vois tout en rose. Non, je ne crois pas. Seulement, je sais que le monde dans lequel je vis aujourd'hui, au Québec, n'a plus rien à voir avec celui de 1960. Et c'est en termes de progrès que je vois la différence. Un peu plus, je croirais que vous n'avez pas changé tout au long de ces années. Je n'ai peut-être pas changé beaucoup moi non plus mais je me rends compte que la nouvelle génération, celle qui entre sur le marché du travail, est beaucoup mieux préparée que nous l'étions autrefois pour entreprendre une carrière.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop des quelques remarques qui précèdent. J'ai hésité avant de vous écrire cette lettre. Vous menez le bon combat depuis vingt-sept ans. Pour vous citer à nouveau, je dirais que «ce n'est pas rien». Vous avez rendu de grands services aux Québécois et ces Québécois vous en sont, je crois, reconnaissants. Mais comment résister à l'envie de vous dire que, quand on donne une leçon de français à ses concitoyens, on se doit de la donner en français. Je ne connais pas Jean Guittou mais je suis sûr que si vous lui aviez fait lire votre article avant de l'envoyer à *La Presse*, il vous l'aurait retourné avec quelques «conseils incontournables».

Cordialement,

Adrien Thériot

La Rentrée



Daniel Pollquin

Nouvelles de la Capitale

Dans un langage parlé, simple et teinté d'émotions familiales, l'auteur se glisse doucement dans l'écheveau des rêves et des désirs de ses proches pour en saisir l'originalité et la vérité. Au lecteur, la joie de se promener dans ce paysage mental où se tisse la fortune des uns et le désespoir des autres.

à paraître le 24 septembre

Gisèle Villeneuve



Rumeurs de la Haute Maison

Entourées de doux farfelus et d'originaux, deux cousines décident de percer le secret du clan Boutin et d'aller à la recherche des êtres chers qu'elles ont perdus. À travers cette véritable odyssée, l'on découvre la présence d'une vive imagination lyrique et d'une intensité, mêlée d'exaltation et de mélancolie, à laquelle le lecteur ne peut se soustraire.

à paraître le 30 septembre

ÉDITIONS
QUÉBEC/AMÉRIQUE